

Le poème

Curieux destin que celui de ce poème, hymne à la philosophie avant même qu'elle ne soit née, la rendant du même coup impossible ou traîtresse. Poète plus que philosophe, Parménide prône un idéal impossible : l'absolue identité de l'être et de son dire, l'indifférenciation obligée de la chose et de son concept. Par là, il invente l'opposition sur laquelle la philosophie va se constituer et se développer, celle de la Vérité et de l'Opinion. Jamais l'alternative ne fut plus claire : ou bien le discours sur l'être, l'ontologie, est le discours de l'être, ce qui signifie qu'être et dire sont la même chose unique et identique ; mais dans ce cas la vérité a comme tribut l'impossibilité de rendre compte du temps, du changement, du mouvement, de l'être physique. Ou bien, « on » parle quand même de ce qui n'est pas, de ce qui passe, devient et dépérit ; et dans ce cas la valeur de ce qui est dit est à proportion de ce qui est dit... à savoir, sinon nulle, fort dépréciée.

Le fondement ontologique de la pensée de Parménide est simple : l'être est, le non-être n'est pas. Parce que l'être se dit lui-même car dire et être sont la même chose, le non-être ne se dit pas puisqu'il n'est pas. Et pourtant, il se dit puisque l'opinion exprime bien d'une certaine manière le non-être.

L'intention de Parménide n'est donc pas d'interdire tout discours autre que celui de l'être lui-même au nom d'une impossibilité ontologique essentielle que la réalité quotidienne remettrait de toute façon en cause ; il s'agit d'appeler à l'invention du discours philosophique pur, du logos dénué de tout mensonge et de tout compromis. Paradoxe du discours poétique et allégorique de Parménide : c'est en cherchant, par une sorte de coup de force, à éloigner les difficultés qu'il parvient si superbement à les faire voir.

Sur la nature

Les coursiers qui me portent m'ont amené aussi loin que me poussait mon ardeur, puisqu'ils m'ont conduit sur la route glorieuse de la divinité qui introduit le mortel savant au sein de tous les secrets. C'est là que j'allais,

c'était là que mes habiles coursiers entraînaient mon char. Notre course était dirigée par des vierges, par des filles du soleil, qui avaient abandonné les demeures de la nuit pour celles de la lumière, et qui, de leurs mains, avaient rejeté les voiles de dessus leurs têtes. L'essieu brûlant dans les moyeux faisait entendre un sifflement ; car il était pressé des deux côtés par le mouvement circulaire des roues, quand les coursiers redoublaient de vitesse. C'était aux lieux où sont les portes des chemins de la nuit et du jour, entre un linteau et un seuil de pierre ; situées au milieu de l'Éther, elles se ferment par d'immenses battants : c'est l'austère justice qui en garde les clés. Les vierges, s'adressant à elle avec des paroles douces, lui persuadèrent habilement d'enlever sans retard pour elles les verroux des portes ; et aussitôt les battants s'ouvrirent au large en faisant rouler dans leurs écrous les gonds d'airain fixés au bois de la porte par des barres et des chevilles : à l'instant, par cette ouverture, les vierges lancèrent à l'aise le char et les coursiers.

La déesse m'accueillit favorablement, et me prenant la main droite, elle me parla ainsi :

Jeune homme, accompagné de conductrices immortelles, toi que les coursiers amènent dans ma demeure, réjouis-toi ; car ce n'est pas un destin funeste qui t'a poussé sur ce chemin si éloigné de la route ordinaire des hommes, mais bien la loi suprême et la justice. Il faut que tu connaisses tout, et les entrailles incorruptibles de la vérité persuasive, et les opinions des mortels qui ne renferment pas la vraie conviction, mais l'erreur ; et tu apprendras comment, en pénétrant toutes choses, tu devras juger de tout d'une manière sensée.

De la vérité

Hé bien ! je vais parler, et toi, écoute mes paroles : je te dirai quels sont les deux seuls procédés de recherche qu'il faut reconnaître. L'un consiste à montrer que l'être est, et que le non-être n'est pas : celui-ci est le chemin de la croyance ; car la vérité l'accompagne. L'autre consiste à prétendre que l'être n'est pas, et qu'il ne peut y avoir que le non-être ; et je dis que celui-ci est la voie de l'erreur complète. En effet, on ne peut ni connaître le non-être, puisqu'il est impossible, ni l'exprimer en paroles.

Car la pensée est la même chose que l'être.

*

* *

Peu importe par où je commencerai, puisque je reviendrai sur mes pas.

*

* *

Il faut que la parole et la pensée soient de l'être ; car l'être existe, et le non-être n'est rien. N'oublie pas ces paroles ; et d'abord, éloigne ta pensée de cette voie. Ensuite, laisse de côté celle où errent incertains les mortels ignorants, dont l'esprit flotte agité par le doute : ils sont emportés, sourds, aveugles, et sans se connaître, comme une race insensée, ceux qui regardent l'être et le non-être à la fois comme une même chose et comme une chose différente ; ils sont tous engagés dans une route sans issue.

*
* *

Mais toi, éloigne ta pensée de cette route, et que ta coutume ne te précipite pas dans ce chemin vague, où l'on consulte des yeux aveugles, des oreilles et une langue retentissantes ; mais examine, avec ta raison, la démonstration savante que je te propose. Il ne reste plus qu'un procédé ; c'est celui qui consiste à poser l'être. Dans cette voie, bien des signes se présentent pour montrer que l'être est sans naissance et sans destruction, qu'il est un tout d'une seule espèce, immobile et infini ; qu'il n'a ni passé, ni futur, puisqu'il est maintenant tout entier à la fois, et qu'il est un sans discontinuité. Quelle origine, en effet, lui chercheras-tu ? D'où et comment le feras-tu connaître ? Je ne te laisserai ni dire, ni penser qu'il vient du non-être ; car le non-être ne peut se dire ni se comprendre. Et quelle nécessité, agissant après plutôt qu'avant, aurait poussé l'être à sortir du néant ? Donc il faut admettre, d'une manière absolue, ou l'être, ou le non-être. Et jamais de l'être la raison ne pourra faire sortir autre chose que lui-même. C'est pourquoi le destin ne lâche point ses liens de manière à permettre à l'être de naître ou de périr, mais le maintient immobile. La décision à ce sujet est tout entière dans ces mots : *l'être ou le non-être*. Il a donc été conclu, comme cela devait être, qu'il faut laisser là ce procédé inintelligible, inexprimable ; car il n'est pas le chemin de la vérité, et que l'autre est réel et vrai. Comment, ensuite, l'être viendrait-il à exister ? Et comment naîtrait-il ? S'il vient à naître, c'est qu'il n'est pas, et de même s'il doit exister un jour. Ainsi se détruisent et deviennent inadmissibles sa naissance et sa mort.

Il n'est pas divisible, puisqu'il est en tout semblable à lui-même, et qu'il n'y a point en lui de côté plus fort ni plus faible, qui l'empêche de se tenir uni et cohérent ; mais il est tout plein de l'être, et de la sorte il forme un tout continu, puisque l'être touche à l'être.

Mais l'être est immuable dans les limites de ses grands liens ; il n'a ni commencement ni fin, puisque la naissance et la mort se sont retirés fort loin de lui, et que la conviction vraie les a repoussées. Il reste donc le même en lui-même et demeure en soi : ainsi il reste stable ; car une forte unité le retient sous la puissance des liens et le presse tout autour. C'est pourquoi il n'est pas admissible qu'il ne soit pas infini ; car il est l'être qui ne manque de rien, et s'il ne l'était pas, il manquerait de tout.

*
* *

Contemple fortement ces choses, qui sont présentes à l'esprit, quoique absentes (pour les sens) ; car rien n'empêchera l'être uni à l'être, et rien ne fera qu'il soit dispersé entièrement et de tous côtés dans son arrangement, ni qu'il soit reconstruit.

*
* *

Or, la pensée est identique à son objet. En effet, sans l'être, sur lequel elle repose, vous ne trouverez pas la pensée ; car rien n'est ni ne sera, excepté l'être, puisque la nécessité a voulu que l'être fût le nom unique et immobile du tout, quelles que fussent à ce sujet les opinions des mortels, qui regardent la naissance et la mort comme des choses vraies, ainsi que l'être et le non-être, le mouvement, et le changement brillant des couleurs.

Or, l'être possède la perfection suprême, étant semblable à une sphère entièrement ronde, qui du centre à la circonférence serait partout égale et pareille ; car il ne peut y avoir dans l'être une partie plus forte, ni une partie plus faible que l'autre.

En effet le non-être, n'étant pas, ne saurait empêcher l'être de former un tout homogène, et l'être ne saurait être privé d'être, ici davantage, là moins, puisqu'au contraire il est tout entier incorruptible ; car il demeure égal de tous côtés dans ses limites.

Je termine ici ma démonstration et mes réflexions au sujet de la vérité : apprends ensuite les opinions des mortels, en écoutant la trompeuse harmonie de mes vers.

De l'opinion

Les hommes ont prétendu signaler deux espèces d'objets, dont l'une ne peut être admise, et en cela ils se sont trompés : ils les ont jugées de nature contraire, et leur ont appliqué des désignations entièrement séparées. Ils ont distingué d'une part le feu éthéré de la flamme, léger, très peu consistant, entièrement semblable à lui-même et différent de l'autre espèce ; d'autre part celle-ci, qui a également sa nature propre, savoir, à l'opposé, la nuit obscure, matière épaisse et lourde.

Je t'exposerai l'arrangement de tout cela, afin que tu n'ignores rien des opinions des mortels.

*
* *

Mais comme tout s'appelle lumière et nuit, et reçoit les noms divers qui appartiennent, suivant leur valeur propre, soit à l'une, soit à l'autre de ces deux choses, tout est plein en même temps de la lumière et de la nuit

obscur, puisque toutes les deux sont égales, et qu'il n'y a aucun vide dans aucune des deux.

*
* *

Car les (orbés) plus étroits sont faits de feu grossier, et ceux qui suivent sont faits de nuit, avec une flamme de feu qui les traverse. Au milieu de cela se trouve la déesse qui gouverne tout : principe de l'odieux enfantement et de la procréation, elle pousse toutes choses d'une manière violente et unit le mâle à la femelle et la femelle au mâle.

*
* *

Elle enfanta l'amour, le premier des dieux.

*
* *

Tu connaîtras la nature de l'air et tous les astres qui sont dans l'éther, et les effets cachés de la brillante lumière du soleil pur, et d'où tout cela vient ; et tu apprendras les travaux circulaires de la lune ronde et sa nature : tu connaîtras aussi le ciel qui entoure l'univers, et tu sauras d'où il naquit, et comment la nécessité, qui le dirige, l'enchaîne pour qu'il maintienne les astres dans leurs limites.

*
* *

Comment la terre, le soleil et la lune, et l'air, qui est partout, la voie lactée, et l'Olympe suprême, et la puissance brûlante des astres, ont commencé de naître.

*
* *

Une lumière empruntée erre pendant la nuit autour de la terre.

*
* *

Tournée sans cesse vers les rayons du soleil.

*
* *

Suivant que le tempérament variable des membres des hommes est dans tel ou tel état, il en est de même de leur intelligence ; car c'est la même chose, savoir la nature des membres, qui pense dans tous les hommes et dans chacun d'eux ; en effet, ce qui domine dans le tempérament constitue la pensée même.

*
* *

A droite les garçons, à gauche les filles.

*
* *

Ainsi ont commencé ces choses, suivant l'opinion, et ainsi elles sont maintenant, et ensuite elles périront, après avoir vécu de la sorte ; et les hommes ont donné un nom distinct à chacune de ces choses.